



KRISTEN ORLENDO

YOU DON'T KNOW  
MY NAME

MILAN

# **YOU DON'T KNOW MY NAME**

**CONFIDENTIEL**  
**TEXTE COMPLET NON CORRIGÉ**

**Longueur prévue du texte monté : 384 pages**

*À Michael, mon amour, ma vie, mon univers*

## PROLOGUE

Les chiffres sur l'écran de mon portable semblent me défier.

Plus que trente minutes d'entraînement sur cible avant de m'attaquer à mes devoirs. J'inspire profondément et m'essuie le front, encore humide, après mon jogging quotidien et ma séance de krav-maga avec ma mère. L'adrénaline grisante du combat se propage lentement dans mes veines tandis que je m'avance, seule, devant le stand de tir.

Ce soir, le Glock 22 pèse plus lourd que d'habitude. J'ai dû forcer sur mes muscles sans m'en rendre compte. Je braque l'arme en direction du mannequin et presse la détente.

Trois détonations. Deux balles dans le cœur. Une en pleine tête.

– Reagan. Reagan.

En entendant la voix étouffée de mon père, j'ôte mon énorme casque de protection noir.

– Oui ?

– En salle de crise, dépêche-toi ! me crie-t-il.

Je m'apprête à lui demander s'il s'agit, comme toujours, d'un exercice, mais il ne m'en laisse pas le temps. La porte dissimulée menant au sous-sol claque, si violemment que je sursaute. Les pas précipités de mes parents dans l'escalier me confirment qu'il ne plaisantait pas. Cette fois, ce n'est pas un test ni une fausse alerte. Ils n'ont pas besoin d'en dire davantage. Mon cœur s'emballe, mais mon corps, lui, se met tout seul en mouvement. Je glisse le revolver dans la ceinture de mon pantalon et me rue vers l'armurerie, où j'ouvre à la hâte un placard et saisis deux fusils d'assaut accrochés au râtelier.

Au cas où.

– Dépêche-toi, me lance ma mère depuis la chambre forte.

– Une seconde, j'attrapais juste quelques...

– Reagan, on n'a pas le temps !

La tension, l'urgence que je perçois dans sa voix ne lui ressemble pas. D'ordinaire, elle est la sérénité même. La grâce aussi. L'éclair de panique que je surprends dans son regard me fige un court instant. Mais je referme l'armoire en acier. Le fracas métallique résonne dans la pièce vide. Je prends les armes sous mon bras, et me précipite vers la petite salle. J'ai à peine franchi le seuil que mon père rabat la lourde porte derrière moi. Les yeux écarquillés, je le vois pianoter sur le digicode d'un geste fébrile. Les pènes blindés se verrouillent avec un cliquètement sonore.

– Qu'est-ce qui se passe, Maman ? je demande en faisant tomber les fusils sur le sol.

Elle paraît trop absorbée par le branchement des écrans de surveillances encastré dans le métal et le béton des murs pour me répondre. Je me laisse aller contre la paroi, dont le revêtement glace ma peau nue. Le canon du revolver glissé dans mon pantalon s'enfonce dans mon dos. *Aïe*. Je l'attrape

et réchauffe mes doigts transis sur le chrome tiède. J'attends toujours une explication.

– Qu'est-ce qui se passe ? j'insiste.

Nous n'utilisons jamais la salle de crise. Jamais. Elle est destinée aux situations d'urgences, les « code bleu » que nous avons souvent répétés sans avoir eu à les appliquer. Jusqu'à aujourd'hui. Je scrute leur visage en quête d'une réponse, d'un signe, n'importe quoi. Ils demeurent muets, les yeux rivés sur les écrans, comme pétrifiés. Je suis leur regard et c'est là que je l'aperçois : un homme vêtu de noir qui s'introduit dans notre salon faiblement éclairé.

J'étouffe une exclamation et suis la scène sur les caméras : l'intrus – cheveux longs et bruns, pommettes saillantes – arpente le couloir, avant de pénétrer dans la cuisine, bras tendus, le revolver au poing, l'index sur la gâchette.

– C'est lui. C'est l'un de ses sbires, chuchote ma mère.

– Un sbire de qui ?

Ma voix suraiguë tranche dans le silence.

– Pas maintenant, Reagan, m'interrompt mon père.

Je m'apprête à protester, puis me ravise. Je place mon arme sur le sol avant de presser machinalement les doigts contre mes hanches. Je sais que je ne suis pas censée poser de questions, pourtant leurs expressions paniquées m'ébranlent. Depuis le temps, je devrais avoir l'habitude d'être tenue à l'écart, mais ça m'agace toujours autant.

« C'est pour ton bien », me répètent-ils sans arrêt. « Pour ta sécurité ».

La sécurité, j'ignore ce que c'est. Le simple fait d'être leur fille fait de moi une cible. Ils mènent une existence dangereuse, j'en ai conscience. Leur travail est risqué. Leurs ennemis m'abattraient en plein jour sans hésiter.

Mes parents ont beau faire leur possible pour me rassurer, peu d'adolescents de mon âge disposent de caches d'armes secrètes à deux pas de leur lycée. Peu dorment avec des couteaux scotchés derrière la tête de lit ou maîtrisent dix techniques différentes de strangulation. Je passerai le reste de ma vie à surveiller mes arrières et j'en ai pris mon parti. J'aimerais simplement qu'ils arrêtent de me laisser dans le flou ; qu'ils cessent de faire comme si j'étais intouchable.

La sonnerie du téléphone satellite retentit, rompant le silence pensant qui s'était installé dans la pièce exiguë. Mon père le saisit.

– Oui ?

À l'autre bout de la ligne, je discerne une intonation masculine.

– Affirmatif, il est à l'intérieur. J'ai entendu un bruit de verre brisé avant que nous nous glissions dans le garage. On dirait bien qu'il est seul.

Il s'interrompt. Je me rapproche subrepticement, luttant pour percevoir la voix de son interlocuteur. Je ne distingue que des bribes.

*Arme. Équipe. Enlèvement. Menace. Exécuter.*

Je fais un pas en arrière, ferme les yeux et m'adosse au mur gelé. Mes doigts cherchent les deux cœurs entrelacés à mon bracelet. J'en presse le métal entre le pouce et l'index. Voilà des années que mes parents me préparent à ce genre de situations. Je sais ce que je dois faire. Le soldat parfaitement entraîné en moi voudrait sortir de cette pièce et faire exploser la cervelle de ce type. Mais une petite partie de moi – la fille inquiète, paniquée que je tente de refouler – espère que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve.

– Bien. Compris, lâche-t-il.

– Qui est au téléphone ? je chuchote à ma mère.

– Quelqu'un du CENTRAL, murmure-t-elle, sans quitter les écrans des yeux.

L'intrus en noir se faufile au premier étage et nous cherche d'une chambre à l'autre.

– Ils nous ordonnent de ne pas bouger, annonce mon père en raccrochant. Des renforts sont en route. Ils surveillent la situation depuis le Q.G.

– Comment peuvent-ils nous aider depuis Washington ? j'insiste, la voix déformée par l'angoisse.

– Tout se passera bien, Reagan, m'assure-t-elle.

Pour la première fois depuis que la porte du bunker s'est refermée sur nous, elle se tourne vers moi. Son regard émeraude est vif, clair, concentré, mais il s'en dégage une certaine chaleur qui m'apaise. C'est comme si elle percevait la peur que j'irradie malgré moi. Je tends le bras pour saisir sa main et elle serre mes doigts dans sa paume glacée. L'espace d'un instant, tout disparaît : la salle de crise, les armes chargées et même cet inconnu, qui arpente notre maison pour nous tuer. Pendant une brève seconde, je me sens protégée.

– Ils sont là, annonce mon père.

Je lève les yeux vers l'écran correspondant à la caméra extérieure. Un 4 x 4 sombre ralentit dans notre rue. Il éteint ses phares et roule au pas.

– Qui ça, « ils » ? je demande dans un souffle.

– Une équipe de Black Angels, explique ma mère, de nouveau concentrée sur les moniteurs.

Un homme et une femme s'extirpent du véhicule, habillés en noir. Lorsque la silhouette féminine s'avance vers le garage, je reconnais sa démarche. C'est Tante Samantha. Cet « ange noir » qui veille depuis toujours sur moi. Quand mes parents partaient en mission, c'était elle qui s'occupait de moi. Enfant, je la prenais simplement pour ma nounou, mais je sais aujourd'hui qu'elle est spécialiste du renseignement au sein du CENTRAL, qu'elle a reçu la médaille du Mérite des mains du président pour ses années de services dans l'armée et qu'elle tire mieux que n'importe quel autre agent.

– Je me charge de lui, déclare soudain ma mère.

Elle se débarrasse de son pull rouge, révélant un débardeur noir, des bras minces, et un ventre parfaitement plat, acquis grâce à ses cinq cents pompes quotidiennes depuis vingt ans.

– Non, laisse-moi faire, proteste mon père.

– Tu restes avec Reagan, réplique-t-elle.

L'adrénaline monte brusquement.

– Moi aussi je veux y aller.

– Pas question, Reagan, décrète-t-elle. Vous ne bougez pas d'ici.

– Elizabeth... vraiment, ça pourrait...

– C'est tout vu, Jonathan, tranche ma mère avant de faire volte-face pour examiner les dix écrans de surveillances. Où est-il passé ?

Au même instant, un fracas retentit au-dessus de nous et nos regards se portent machinalement vers le plafond. Nous le fixons jusqu'à ce que les bruits de pas s'estompent, puis nous retournons vers les écrans. L'homme pousse la porte du garage, dévale les marches et se plante devant la grande armoire à outils, ou plutôt, la fausse armoire. C'est l'accès secret du bunker. Je sens mon père se raidir tandis que l'homme tire sur la poignée métallique, mais le battant est solidement verrouillé de l'intérieur et ne peut être ouvert que grâce au code à six chiffres qui change chaque mois.

Je le regarde, ébahie, mais avant que j'aie pu articuler un mot, mon père reprend le téléphone et presse quelques touches.

À l'autre bout du fil, la voix n'a pas le temps de dire « allô » qu'il se met à hurler :

– Thomas, il est devant la porte du sous-sol ! Comment peut-il être au courant ? Ces détails sont classifiés : seul quelqu'un d'interne peut les connaître.

Je perçois une réponse étouffée.

– Eh bien, je te conseille de découvrir comment il a pu avoir accès à ces informations et d'envoyer le salaud qui les lui a fournis derrière les barreaux pour le restant de ses jours, tu m'as compris ?

Il raccroche rageusement sans laisser la possibilité à Thomas de s'expliquer.

Ma mère tend la main vers moi.

– Reagan, donne-moi ton pistolet.

Je note son regard perçant, les muscles crispés de son visage. J'ai vu mes parents s'entraîner au tir, au krav-maga, au Jujitsu, à la boxe thaïe pendant des années. Mais je ne les ai jamais vus mettre leurs talents à profit. Lentement, je me penche et ramasse mon arme de prédilection sur le sol avant de la placer dans sa paume ouverte.

– S'il te plaît... sois prudente, j'implore d'une voix si blanche qu'elle franchit à peine mes lèvres.

Elle s'approche et dépose un baiser sur ma joue.

– Tout ira bien, m'assure-t-elle avec un sourire tendu.

Elle tourne les talons, se dirige vers la porte, et c'est comme si des millions d'aiguilles me transperçaient le corps. Je ne sens plus mes doigts, ni mes jambes, ni mes pieds. Je garde la tête baissée lorsqu'elle pianote sur le digicode puis la redresse brusquement quand les barres blindées se déverrouillent pour mémoriser cette image d'elle, car je crains soudain que ce soit la dernière.

C'est une habitude que j'ai prise depuis longtemps. Avant leur départ pour chaque mission, je m'efforce de fixer le moindre détail de mes parents. La main puissante de mon père qui se courbe pour saisir sa tasse préférée. Le geste soigneux de ma mère pour écarter ses mèches blondes de ses yeux. L'impression que ses baisers laissent sur ma joue ou l'étreinte ferme de mon père lorsqu'il me serre dans ses bras. Je fige l'instant, m'en empare et le classe parmi mes souvenirs. Cette fois, elle a déjà disparu.

Mon père referme la porte de la salle de crise et, de nouveau, il entre le code de verrouillage. Les barres blindées se remettent en place. Je suis fébrilement les écrans de surveillance où ma mère traverse notre gymnase puis se faufile par l'issue de secours, à l'angle du stand de tir, rabattant sans bruit le battant métallique derrière elle. Mon père reprend le téléphone et compose un nouveau numéro. À présent, c'est une femme qui décroche.

– Sam, tenez-vous prêts, aboie-t-il. Elizabeth va sortir. Elle est seule, alors couvrez-la.

Une fois de plus, il coupe sans attendre la réponse. J'observe discrètement sa mâchoire crispée. Il essaie de paraître calme, mais son regard écarquillé, éperdu, le trahit. Ses yeux inquiets suivent les mouvements de ma mère sur l'écran. Je me retourne, juste à temps pour la voir émerger du passage dissimulé et courir rejoindre les Black Angels dans l'allée, mon revolver luisant dans sa main.

Dans un silence pesant, mon père et moi guettons le tueur qui s'acharne sur le battant blindé. Il trouve la trappe du digicode et pianote un code du bout du majeur.

*Mon Dieu... pourvu qu'il n'ait pas le bon.*

En me redressant, je cherche ma mère sur l'image. Elle s'est introduite dans la maison pendant que les Black Angels se dirigent vers l'arrière du garage, près du jardin. Mon cœur cogne si fort que je n'entends plus que lui. La caméra la montre qui se glisse dans le débarras qui sert d'entrée au sous-sol, lève son revolver à la hauteur de sa poitrine et s'immobilise devant la porte. De nouveau, les picotements envahissent mon corps lorsque l'équipe à l'extérieur défonce l'autre porte et pointent leurs armes vers la tête de l'intrus.

– À terre ! hurle une voix puissante.

Le tueur se retourne, vise les deux Black Angels et ouvre le feu. Les détonations s'enchaînent. Sam se jette derrière l'un de nos 4 x 4 quand l'homme plonge la main dans sa poche pour recharger. Sans lui laisser le



temps de glisser le magasin dans son pistolet, ma mère s'est faufilée par la porte du garage et se précipite vers lui.

– Maman !

Je m'approche encore des écrans. Mon père agrippe mes épaules lorsqu'elle empoigne son adversaire par le bras et le frappe du genou, l'obligeant à lâcher son arme et ses munitions. Mon père resserre son étreinte tandis qu'elle envoie la jambe dans celle du tueur. Un mouvement que je connais bien : c'est elle qui me l'a appris. Rassemblant toutes ses forces, elle le fait basculer sur le dos. Je perçois le choc sourd de son crâne contre le ciment, qui semble le priver de son souffle. Il tente désespérément d'avalier de l'air, mais ma mère a pointé le canon de son arme sur son front.

– Qui t'envoie ? je l'entends lui demander.

Il ne répond rien et gémit de douleur.

– Qui ? répète-t-elle, plus vivement.

Elle presse le pistolet contre sa tempe droite. Lentement, l'homme décolle la tête du sol et la dévisage. Ils se toisent sans un mot. Alors qu'il paraît sur le point de nommer le commanditaire de cette attaque, il lui crache au visage. J'ose à peine respirer. Incrédule, je la vois lever son revolver en l'air. Les mains de mon père me compriment encore les épaules. Elle se fige en plein mouvement. Son regard croise la caméra, comme si elle se rappelait soudain que je l'observe et elle pointe de nouveau le canon sur sa cible.

– Tu n'en vaux pas la peine, siffle-t-elle.

Sam et son équipier le fouillent pendant que ma mère le maintient à terre, le genou pressé sur sa poitrine. Dans les poches de l'assassin, ils découvrent un arsenal mortel de pistolets, de couteaux, de munitions et de liens en plastique, qu'ils étalent sur le sol.

Une fois de plus, le téléphone satellite retentit.

– Ils l'ont neutralisé, annonce mon père.

À l'autre bout du fil, je distingue la voix de Thomas.

– Non, non, continue-t-il. Il nous le faut vivant. Dis-leur de le ramener à Langley. Nous devons apprendre ce qu'il sait exactement. Et comment il nous a retrouvés.

Mon regard se pose sur les écrans. Ma mère a disparu. Sam utilise les liens pour attacher le prisonnier. Ils le remettent sans ménagement sur ses pieds. Sa blessure à la tête saigne toujours. Le sang ruisselle sur son front, jusque dans ses yeux et le long de ses joues. Ils le tiennent par les deux bras et braquent un revolver sur sa tempe. L'homme n'oppose aucune résistance. Il avance, tête baissée. Il devine sans doute ce qui l'attend. Ils l'empoignent fermement, le poussent à l'intérieur du 4 x 4 et repartent.

– Thomas, je ne comprends pas comment cela a pu se reproduire. Les renseignements pensent qu'ils nous surveillaient depuis près d'un mois. Comment a-t-il pu s'introduire dans cette maison ? Tu dois nous mettre à l'abri. Ma famille aurait pu être décimée ce soir, s'emporte mon père.

Il ferme les yeux. Secoue la tête.

– Non, je serai sur place demain matin. Je tiens à lui parler moi-même. Nous serons tous là, alors inutile d'envoyer une équipe de protection. On se voit dans quelques heures.

– Qu'est-ce que tu voulais dire par « nous serons tous là » ? je demande lorsqu'il raccroche.

– Nous devons nous rendre à Washington cette nuit, répond-il tout en pianotant les chiffres du digicode.

Les barres se rétractent et la porte s'ouvre.

– Va chercher ton sac d'urgence. Nous ne reviendrons pas.

Dans la salle de crise, je m'immobilise. Partir ? Non. Pas encore ! Médusée, je le regarde s'éloigner de moi, puis je m'oblige à mettre un pied devant l'autre pour le suivre.

– Quoi ? Mais pourquoi ?

– Ils savent où nous trouver, à présent, réplique-t-il d'un ton sévère, sans se retourner.

– Mais... je commence à peine l'année, au lycée. Les filles de ma classe sont sympas et j'ai une interro de maths, lundi, et...

Je bafouille. Les mots m'échappent sans même que je m'en aperçoive.

– Reagan, il n'est pas question d'en discuter ! hurle-t-il en se retournant.

Surprise par sa véhémence, je referme la bouche. Il me montre la salle de crise.

– Tu étais là tout à l'heure ? Tu n'as pas compris ce qui vient de se passer ? S'il n'avait pas déclenché les alarmes dans le jardin, nous serions tous déjà morts. Philadelphie n'est plus un endroit sûr pour nous. Or ce type était seul. S'ils savent où nous sommes, ils pourraient en renvoyer vingt comme lui avant demain matin. Je n'ai pas l'intention d'attendre qu'on massacre ma famille. Nous devons partir. Ce soir.

Abasourdie, je ne sais plus quoi répondre. Je commençais tout juste à me sentir chez moi, dans cette ville. Et voilà qu'ils récidivent, qu'ils m'arrachent à mes amis, à mon lycée, au quotidien que je me construisais peu à peu. Le pire, c'est que je ne pourrais jamais leur dire au revoir. Pas de fête d'adieux. Pas de contacts échangés. Pas d'explication. Je me contenterai de disparaître. Comme je l'ai toujours fait.

Et j'en ai assez. Je ne compte plus les déménagements. Combien de fois avons-nous changé de vie ? Sept ? Huit ? Je parvenais seulement à éprouver un semblant de normalité ici, mais ça, je ne peux pas le dire à voix haute, parce que ça ne ferait que l'exaspérer davantage. Il me rappellerait que je ne peux pas être normale. Que j'ai un don. Que je suis née pour ça. Une phrase que j'ai si souvent entendue. Je sais le ton qu'ils emploient pour la prononcer et la façon dont ils accentuent toujours le mot « née ». Je suis *née* pour être l'un d'entre eux. Une Black Angel.

Je serre les poings et, impuissante, je regarde mon père gravir les marches de l'escalier. À son pas lourd, je comprends que la conversation est terminée. Nous partons, un point c'est tout. Et je n'ai plus rien à ajouter.

– Allez, Reagan ! Tout le monde sera là, samedi soir, affirme Harper, entre deux bouchées de viande trop cuite et de purée industrielle de la cantine du lycée. Tu serais... quoi ? La seule fille de terminale à ne pas venir ?

– Plutôt me pendre, je réplique, en avalant quelques gorgées de boisson énergétique.

Après quinze kilomètres de course, ce matin, mon corps réclame sa dose d'électrolytes. Je n'aime pas me lever tôt, mais je déteste attendre l'après-midi pour m'entraîner. Je préfère de loin le passer avec Harper ou réviser avec Luke. Sécher l'entraînement n'est pas une option : j'ai commis cette grossière erreur une fois et je n'ai jamais recommencé. La colère de mes parents avait largement dépassé le stade des cris et des menaces. J'ai écopé directement d'un long silence et d'une punition. Le lendemain, j'ai eu droit à une « séance de rattrapage ». Des heures plus tard, j'en tremblais encore d'épuisement. Après vingt kilomètres de course, j'avais dû enchaîner avec cinq cents pompes, mille abdos et deux heures de krav-maga. Un enfer. Dans n'importe quel autre foyer, on parlerait de maltraitance, mais qu'est-ce que j'aurais bien pu faire ? Appeler les services sociaux ? Raconter que mes parents m'infligeaient six heures d'entraînement infernal parce qu'ils appartiennent à une branche de la CIA inconnue du reste du monde et même d'une partie du gouvernement américain ? Et que je suis moi aussi destinée à intégrer ? Pas vraiment crédible. Alors, chaque matin, je me tire du lit à cinq heures tapantes pour m'entraîner avant le lycée.

– Réexplique-moi pourquoi tu veux manquer une fête chez Mark ? insiste Harper, qui raccroche l'une de ses longues mèches blondes et bouclées derrière son oreille.

– Tu connais mon avis sur le sujet : primo, cette ignoble liqueur qui tourne en soirée te rend plus malade que de l'eau croupie. Deuxio, celles de Mark Ricardi sont des désastres.

Les soirées de Mark, organisées dans la grande propriété de ses parents, dans le quartier select New Albany, sont des événements notoires. Je n'ai assisté qu'à une seule d'entre elles et je me suis éclipsée avant que les choses ne dérapent pour de bon, mais les bruits qui courent m'ont suffi. Tout le monde finit toujours par y perdre ses vêtements (et sa dignité) soit pour un bain de minuit dans l'étang, soit dans de sombres jeux de boissons fortement dosés en tequila. Pas une fête qui ne se termine en bagarre, dégâts, jalousies... Bref, quand on rentre de chez Mark, c'est l'haleine chargée et avec un arrière-goût d'amertume.

– On votera quand Mal arrivera, conclut Harper avec une gorgée de soda.

– Autant voter tout de suite, je rétorque en levant la main. Qui vote contre l'idée de tenir les cheveux de sa copine pendant qu'elle vomit dans une baignoire en marbre ?

Harper plisse ses yeux noisette, puis esquisse un sourire, découvre entre ses deux incisives ce léger écart que j'adore, mais qu'elle déteste. Elle regrette de ne pas avoir porté de bagues au collège, quand tout le monde avait la bouche ferrée. Elle envisage de se faire poser ces machins en plastique transparent pour le corriger, mais je continue à l'en dissuader. Je trouve que ce petit détail lui donne un charme de mannequin.

– Tu exagères, c'était nettoyé en cinq minutes, s'offusque-t-elle en se penchant par-dessus la table pour me frapper la main.

– Répugnant. J'en avais la nausée sans avoir bu une goutte d'alcool, je rétorque sans baisser le bras.

– Oh, ça va, « maman ». Quelle RBJ !

– RB – quoi ?

– RBJ, réplique Harper en levant les yeux au ciel. Rabat-joie.

– Tu plaisantes, je suis une JBDLN : jusqu'au bout de la nuit.

J'adore cette habitude idiote de tout réduire à des acronymes. Nous codifions tellement d'expressions que plus personne n'arrive à suivre nos conversations. Nous avons nos classiques, comme « TP » « Toujours prêts », RL « relou » ou AMTDS « achève-moi tout de suite ». Ce sont nos petits préférés, mais nous en inventons chaque jour en allant toujours plus loin dans le ridicule, ce qui agace passablement nos amis. Tant pis. C'est notre marotte et ça nous plaît, alors OSF. Comprenez « on s'en fout ».

– Hé, MacMillan ! m'interpelle une voix dans la file de la cantine. Je me retourne et aperçois Malika armée de son plateau bleu. Ça te dit de partager mes nachos ?

– Tu m'as déjà vue refuser des nachos ? je réplique.

*MacMillan.* De tous mes noms d'emprunt, MacMillan est celui que je préfère. J'ai toujours été Reagan, mais jamais la même. *Reagan Moore. Reagan Bailey. Reagan Klein. Reagan Schultz.* Personne n'a jamais su ma véritable identité. Reagan Elizabeth Hillis. Je ne l'ai plus prononcé à voix haute depuis si longtemps qu'il me faut parfois quelques instants pour m'en souvenir. Qui réfléchit pour donner son nom ? C'est pourtant ce que je dois faire, bien que cela ne me demande qu'une fraction de seconde. Ma mère affirme que plus le temps passe, plus elle doit lutter pour se rappeler son âge. Quand on a sept ou dix-sept ans, on n'hésite jamais. Mais d'après elle, en vieillissant, un léger doute s'installe et elle doit y penser : attends... est-ce que j'ai quarante-huit ou quarante-neuf ans ? C'est exactement pareil pour moi avec mon nom : plus je collectionne les pseudonymes, plus j'hésite.

C'est toujours la même histoire : dès que je m'habitue à un nouveau patronyme, je suis contrainte de l'oublier. Parce que la couverture de ma famille est compromise, ou parce que nous sommes surveillés et devons

quitter la ville. Alors il faut charger la voiture au beau milieu de la nuit et remonter la rue pour la toute dernière fois. À chaque fois j'ai l'impression qu'on m'arrache une partie de moi. Mais je ne l'ai jamais avoué à mes parents. Je ne veux pas qu'ils se sentent coupables. Pourtant, c'est comme si une version de moi-même – Reagan Moore, Bailey ou Schultz, ou autre – mourait en ne laissant qu'une ombre déchiquetée à ceux qui l'ont connue. Puis, quand j'adopte un nouveau nom et un nouveau passé, cette Reagan, ce fragment de moi-même, semble n'avoir jamais vraiment existé. De cela, je ne peux parler à personne. Je n'ai jamais confié à quiconque d'où nous venions ou à quoi ressemblait ma vie d'avant. En permanence, je dois réinventer un arsenal de mensonge, les rabâcher encore et encore jusqu'à ce qu'ils se transforment en vérité. Peu à peu, j'efface celle que j'étais à peine quelques mois plus tôt.

– Salut les filles, nous lance Malika en posant son plateau à côté de moi.

Oubliant qu'elle porte une micro-jupe, elle enjambe le banc pour s'installer.

– Aaaaah, mes yeux ! Mes yeux ! gémit Harper en plaquant ses mains sur ses paupières.

– Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

– Disons que toute la cantine vient de se rincer l'œil sans payer, je réplique en lui tapotant le genou.

– Ils n'en perdront pas la vue, ce n'est pas comme si j'avais fait l'impasse sur les sous-vêtements, rétorque Malika en faisant cascader ses longs cheveux noirs derrière ses épaules.

– Top, la culotte flamants roses, Mal ! la taquine Harper avec un clin d'œil.

Avec une mère japonaise et un père pakistanais, Malika ne passe pas vraiment inaperçue dans la banlieue blanche et protestante de New Albany, dans l'Ohio. Sans compter qu'elle est, comme je le répète souvent, belle à vous rendre idiot. Un regard vers cette fille sublime et vous ne marchez plus droit.

– Tu te crois dans un club de strip-tease, Malika, siffle quelqu'un derrière nous.

Inutile de me retourner : je la reconnaîtrais entre mille. La voix grave, presque rocailleuse caractéristique de Madison Scarborough.

– D'un autre côté, renchérit-elle, c'était sûrement du déjà-vu pour la moitié des garçons.

– Hé, je joue peut-être les filles faciles, réplique Malika en pointant son index contre son torse, mais je ne suis pas du genre à me déshabiller pour le premier venu, moi.

– Une fille facile reste une fille facile, philosophe Madison, en levant les yeux au ciel.

Alors que je m'apprêtais à lui rabaisser son caquet, elle tourne les talons pour se diriger vers la table où l'attend son équipe de hockey féminin. Je prends Malika par le bras.

– Ne t'en fais pas, je te vengerai plus tard.

Durant tout un été, je me suis entraînée au piratage informatique dans un camp spécialisé en Chine. En moins de quatre-vingt-dix secondes, je peux m'introduire dans l'intranet de l'école et modifier notes, absences ou autre. Un jeu d'enfant comparé aux systèmes que j'ai appris à maîtriser. D'ici ce soir, Madison écopera d'un D en physique et se verra privé de match de hockey dont elle est capitaine, samedi, pour la rencontre amicale avec Upper Arlington. Lundi, je remettrai tout dans l'ordre, ni vu ni connu. C'est plus que mérité, pour toutes les mesquineries qu'elle inflige quotidiennement aux autres. D'ailleurs, je n'utilise mes talents d'espionne que pour jouer brièvement les justicières.

À vrai dire, c'est cette garce de Madison Scarborough, avec sa passion pour les ragots et les scandales, qui nous a rapprochées l'an dernier. J'avais remarqué Malika et Harper dès ma première journée de cours. La première, parce qu'elle est sublime et la seconde, pour son côté naturellement cool. Elles ne fréquentaient pas les filles de l'équipe de hockey et de lacrosse, autoproclamées « populaires ». Harper et Malika étaient ce que Madison et son entourage appellent les « secondes zones ». Des filles qui, comme tout le monde, sont invitées aux grosses fêtes, mais jamais aux soirées plus confidentielles ou aux dîners d'anniversaire. Personne ne les ignore, mais elles ne sont jamais le centre de l'attention. J'en ai rapidement fait mon cercle d'amies « cible ». Je devais m'intégrer à un petit groupe sans histoire et m'y fondre le plus vite possible. Aussi, quand j'ai entendu les horribles rumeurs que Madison répandait à leur sujet, j'ai saisi ma chance.

Pendant plus d'un an, Madison était sortie avec un garçon, un gosse de riche qui portait des bermudas rose saumon, des lunettes hors de prix et terminait cinquante pour cent de ses phrases par : « dans notre résidence secondaire ». Même avec un crétin pareil, les filles n'osaient jamais passer derrière Madison. Quand ce type a proposé à Harper de l'accompagner à la soirée de l'école, Madison a raconté à tout le lycée que Harper était lesbienne. Elle a ajouté que les filles de l'équipe de hockey évitaient de se retrouver seules dans les vestiaires avec elle. Plus tard, quand Madison a appris que Malika flirtait avec un type qui l'avait laissée tomber deux ans plus tôt, elle a fait courir le bruit que Malika avait fait une vidéo porno. Alors que l'innocente Malika n'a encore jamais couché avec un garçon.

Profitant d'une pause entre deux cours, j'ai piraté son compte Twitter (« @PrincesseMaddie » #plusridiculeumeurs) et avec l'aide de mes deux amies, nous avons composé une litanie d'excuses à l'adresse de toutes les pauvres filles qu'elle avait un jour persécutées. Les tweets ont disparu vingt minutes plus tard, mais cette petite vengeance a forgé ma place au sein de notre clan.

J'ai presque honte d'avouer que mes motivations pour me rapprocher de ces filles de « seconde zone » étaient liées à ma couverture, parce qu'au fond, j'adore tout chez elles. Harper et sa manie de se jeter sur les Skittles orange et violet parce qu'elle sait que je ne les aime pas. Ses lacets perpétuellement défaits, car elle met un point d'honneur à ne jamais faire de double-nœuds. Malika et sa peur phobique des araignées alors qu'elle connaît absolument tous les films d'horreur par cœur et sa marotte de sortir avec un type de chaque continent, elle qui est encore vierge. Désormais, je les considère comme de véritables amies et plus seulement comme des figurantes dans ma stratégie pour demeurer invisible.

– Que c'est beau, un homme en uniforme, crie Harper par-dessus mon épaule avant de siffler bruyamment.

En me retournant, j'aperçois Luke Weixel. Ses joues pâles rosissent légèrement. Il regarde Harper en secouant la tête, ses lèvres esquissent un sourire maladroit, puis il braque ses yeux bleus sur moi.

Aujourd'hui, pour le corps des jeunes officiers réservistes, c'est une journée en tenue. Dans son pantalon sombre, sa chemise sable bardée de médailles et décorations, Luke paraît particulièrement séduisant. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux d'un blond doré et ses pommettes saillantes, Luke fait souvent tourner les têtes et grincer les chaises à la cantine, mais je dois avouer qu'habillé comme ça, il est canon. Moins pour l'allure que le vêtement lui donne que pour sa façon de le porter. En uniforme, il se tient un rien plus droit, marche d'un pas un peu plus alerte et arbore un sourire juste un peu plus radieux.

Je lève la main à hauteur de mon front et lui adresse un petit salut. Ses lèvres s'étirent encore et révèlent deux fossettes si charmantes que, quoi qu'il fasse, on en oublierait de lui en vouloir. Nous échangeons un regard, puis il quitte la file de la cantine pour nous rejoindre.

– Salut, les filles, lance-t-il en se glissant sur le siège près de moi.

Il me donne un léger coup d'épaule, le coin de sa bouche se redresse imperceptiblement.

– Ça va, Mac ?

Il est le seul que je laisse m'appeler « Mac ».

– Bonjour, soldat, je réplique, d'une voix que je voulais plus affirmée.

Il pose le bras sur la table près du mien. Seule la mince épaisseur de mon gilet sépare ma peau de la sienne et le moindre contact entre nous parvient à me donner des frissons. Harper nous observe l'un après l'autre et à sa mine réjouie, je comprends que mon teint mat vire au cramoisi.

– Luke, on a besoin de toi, intervient Harper, en ramenant ses boucles folles en un chignon lâche. Reagan refuse d'aller à la soirée de Mark Ricardi.

– Quoi ? s'étrangle Malika, qui fait aussitôt la moue.

Elle ne résiste pas à ces soirées délirantes.

– Allez, Mac, insiste Luke. Les fêtes de Mark sont toujours épiques.



Son sourire s'élargit encore, révélant une rangée de dents blanches et parfaitement alignées. J'imagine que les orthodontistes font fortune dans les environs.

– D'épiques catastrophes, oui, je rétorque, répondant malgré moi à son sourire, si contagieux qu'il en devient agaçant.

– Voilà ce que je te propose, reprend-il. On y va, on s'installe dans un coin et on regarde le drame se nouer de loin.

Ce ne serait pas la première fois. Luke et moi nous retrouvons souvent ensemble à l'écart durant ces soirées, à inventer des dialogues entre les couples en pleine dispute ou entre les filles de l'équipe de hockey complètement ivres. Je ressors de ces séances de délire avec des crampes à la mâchoire.

– Allez, supplie Malika, les paupières closes et les mains jointes.

– Bon, d'accord, je cède avec un geste de défaite.

Les trois autres poussent un cri de joie et échangent des signes de victoire.

– Je ferais mieux d'aller chercher mon déjeuner si je ne veux pas arriver en retard en cours de physique, déclare Luke.

Il se lève et touche mon épaule.

– On se voit tout à l'heure.

Ses doigts effleurent mon omoplate, puis il pivote et l'écho de ses bottes lustrées résonne en direction de la file du réfectoire.

La sensation grisante qui s'empare de mon corps chaque fois que je me trouve près de lui s'estompe et je peux reprendre mes esprits. Mais alors que je tourne la tête, je me raidis. Je viens d'apercevoir un homme au regard si pénétrant qu'il parvient à me déstabiliser à plusieurs dizaines de mètres. Grand, robuste, avec des yeux noirs et profonds, l'inconnu porte le bleu de travail du personnel d'entretien de l'école. Je suis pourtant sûre de ne jamais l'avoir croisé. Il me toise quelques instants avant de se détourner. Il triture un sac plastique qu'il essaie d'ouvrir. Il ne réussit qu'à le déchirer et, d'agacement, le jette au sol. Un frisson me parcourt lorsqu'il me dévisage de nouveau. Puis il fait demi-tour et traverse le réfectoire en direction de la sortie, percutant au passage une élève avec une telle violence qu'elle grimace de douleur. Je guette une hésitation, un geste d'excuses, mais il ne s'arrête pas. Il continue, tête baissée.